

Continuum ou variétés?

La classification des accents de migrants aveyronnais à Paris

Elissa SOBOTTA (Munich/Paris)

1 Migration, identité et accent – les Aveyronnais de Paris¹

Le migrant vit apparemment dans une sorte de *no man's land* entre pays d'origine et pays d'accueil: ses anciens camarades de classe ne le comptent plus parmi les leurs, ses nouveaux voisins le considèreront pour toujours comme un étranger. – Mais dans le *no man's land* identitaire se présente souvent la chance de créer une nouvelle identité. Cependant, qu'en est-il de la langue?

Cette question ne se pose pas seulement pour les immigrés, mais également pour les provinciaux qui s'installent à Paris. Le représentant typique du migrant de province est l'*Auvergnat de Paris* – un véritable mythe français, immortalisé par la bande dessinée d'Astérix *Le Bouclier Arverne* et la *Chanson pour l'Auvergnat* de Georges Brassens. Pour les Parisiens, les Auvergnats par excellence sont les Aveyronnais: ils ont une longue tradition de migration (depuis la fin du XIX^{ème} siècle) avec le métier typique de *bougnat*² (marchand de vin et charbon) et ensuite de cafetier, leur nombre est très élevé³ et ils forment à Paris un réseau social très dense avec leurs propres institutions (une paroisse, un foyer de jeunes travailleurs, des amicales de village, des journaux etc.).

Dans leur département d'origine, les Aveyronnais de Paris ont d'abord la réputation de „doryphores“ (qui mangent les pommes de terres pendant les vacances au pays sans participer au travail dans les champs), puis de riches cafetiers avec l'accent parisien. À Paris, ils forment dans les premiers temps difficiles une „communauté de parias“ (Tardieu 2001: 106) connue pour leur solidarité; aujourd'hui il s'agit d'un milieu assez fortuné qui se réunit aux banquets des amicales de village dans les salons chics de la capitale pour célébrer le folklore depuis longtemps tombé en désuétude au pays d'origine. Ainsi, ils ne sont ni Aveyronnais (à Paris) ni Parisiens, mais un groupe à part: les Aveyronnais *de Paris*.

¹ Je remercie Thomas Krefeld, Bernard Laks et Monique Krötsch pour leur soutien permanent et leurs remarques critiques ainsi que Géraldine Mallet et Sandrine Wachs qui ont mis à ma disposition les enregistrements vendéens et lillois utilisés dans l'expérience perceptive.

² Deux étymologies ont été proposées pour *bougnat*: Ou il s'agit de l'aphèrèse de l'oc. *charbougna* 'charbonnier' ou bien le mot a ses origines dans le cri „Charbon y a, charbon y a!“. Cette dernière explication a du premier point de vue l'air d'une étymologie populaire, elle semble probable si on prend en considération le fait que *bougnat* n'est pas une auto-désignation, mais un appellation que les Parisiens ont donnée aux migrants (cf. Tardieu 2001).

³ Selon des estimations, on trouve même plus d'Aveyronnais à Paris (320 000) qu'en Aveyron (275 000) (cf. Crozes/Magne 1993).

Quelles sont les répercussions de cette migration sur la langue, en particulier sur l'accent⁴? Les Aveyronnais qui viennent à Paris *perdent*-ils l'accent aveyronnais, *s'assimilent*-ils à l'accent parisien ou *créent*-ils une nouvelle variété hybride – ni aveyronnaise ni parisienne? Ces questions mènent à une question plus générale: comment déterminer où finit et où commence une variété?

Ici se pose le problème ancien de la délimitation de systèmes linguistiques. Nous allons dans un premier temps analyser les possibilités de structuration de données linguistiques en continuums ou idiomes distincts (chapitre 2) et dans un deuxième temps proposer une solution pour la classification des accents des migrants aveyronnais: une expérience de perception (chapitre 3).

2 *La classification des continuums linguistiques*

2.1 Un débat ancien: Continuum, variétés ou gradatum?

La classification linguistique peut mener à trois modèles d'organisation:

- **un continuum**, concept des créolistes supposant un acrolecte, un basilecte et une gamme de formes linguistiques entre les deux (cf. Bickerton 1973, DeCamp 1971, 1973)
- **un diasystème de variétés**, terme très vague⁵ pris ici au sens de „langue fonctionnelle“ selon Eugenio Coseriu (1988), donc un sous-système homogène de la langue, délimité par des frontières claires et nettes
- **un gradatum**, concept qui constitue une sorte de compromis entre les deux précédents, postulant des limites, mais ne supposant pas d'homogénéité à l'intérieur de celles-ci (cf. Berruto 1987a).

Le problème de la classification se pose pour toutes les dimensions variationnelles: pour la variation dans le temps, dans l'espace géographique et social ainsi que dans l'univers des situations possibles.

2.1.1 La variation dans le temps

En se basant uniquement sur les données linguistiques, on constate une évolution continue entre le latin et les langues romanes, ce qui mène Gaston Paris à la conclusion suivante:

Nous parlons latin, ai-je dit. Il ne faut plus en effet répéter, comme on le fait trop souvent, que les langues romanes 'viennent' du latin, qu'elles sont les 'filles' dont la langue latine est la 'mère'. Il n'y a pas de langues mères et de langues filles. Le langage (...) va sans cesse en se modifiant, mais ses états successifs ne se séparent pas avec plus de netteté que ses variations locales. (Paris 1888: 165)

⁴ Au sens sociolinguistique du terme: profil phonologique perçu par les locuteurs-auditeurs, associé à une origine (géographique ou sociale) et donnant lieu à des jugements (cf. Harmegnies 1997).

⁵ Dufter/Stark (2003) nous font remarquer l'incohérence de Coseriu vis-à-vis du statut théorique des variétés: d'un côté, les dialectes sont considérés comme des variétés (donc comme homogènes), de l'autre côté, un dialecte peut être composé de plusieurs variétés.

Certes, les données linguistiques n'attestent ni la naissance du français ni la mort du latin. Néanmoins, nous savons que le latin fut „purifié“ d'influences romanes dans le cadre de la réforme carolingienne aux VIII^e et IX^e siècles et qu'il fut décidé au concile de Tours en 813 que les sermons seraient faits en *rusticam Romanam linguam*. Apparemment, ce latin „purifié“ n'était plus compréhensible pour la population et c'est à ce moment-là que les locuteurs devraient avoir pris conscience de parler une autre langue que le latin.

2.1.2 La variation dans l'espace géographique

Dans la *Romania continua*, il y a intercompréhension entre tous les parlers locaux avoisinants, ce qui mène Gaston Paris à la conclusion qu'„il n'y a pas réellement de dialectes“ (Paris 1888: 163) et même à contester la division de la France en langue d'oïl et langue d'oc:

Cette muraille imaginaire, la science, aujourd'hui mieux armée, la renverse, et nous apprend qu'il n'y a pas deux Frances, qu'aucune limite réelle ne sépare les Français du nord de ceux du midi, et que d'un bout à l'autre du sol national nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées. (Paris 1888: 164)

Pourtant le fait qu'il soit impossible de déduire des seules données linguistiques les frontières dialectales ne prouve pas l'inexistence des dialectes, mais seulement la mauvaise définition du concept:

Ein unrichtiges Verfahren ist es ferner, wenn man zuerst eine Definition aufstellt und erst nachher sucht, ob so ein Ding vorhanden sei. Das hat man aber tatsächlich mit den Dialekten getan. Man hat gesagt, ein Dialekt müsse charakteristische Merkmale enthalten, die sonst nirgends vorkommen, er müsse von den Nachbardialekten durch ein an ganz bestimmten Orten durchgehendes Zusammenfallen mehrerer (wenigstens zweier) Lautgrenzen deutlich geschieden sein. Innerhalb des Dialekts müsse eine ungetrübte lautliche Einheit herrschen. Da dies nicht vorkomme, gebe es keine Dialekte. (...) Trotzdem besitzen alle Angehörigen eines Dialekts etwas Gemeinschaftliches, an dem man sie erkennt, das in ihnen, wenn sie in der Fremde zusammen-treffen, ein freudiges Heimatgefühl weckt. (Gauchat 1903: 396)

2.1.3 La variation dans l'espace social

Les sociétés européennes modernes sont caractérisées par une structure sociale pluridimensionnelle, définissable uniquement à partir d'un ensemble complexe de paramètres continus comme le revenu, le niveau culturel, la hiérarchie des valeurs, le mode de vie, les goûts etc. Ainsi, il n'est pas surprenant que des catégories comme *Working Class* ou *Middle Class*, témoignant d'une conception très réductrice du social, ne donnent souvent pas de résultats (cf. Bickerton 1973). Cela ne veut néanmoins pas dire que tel ou tel phénomène linguistique ne connaît pas d'explication sociale, mais seulement que le cas est plus complexe, ce que montre William Labov (1963) dans son étude sur Martha's Vineyard.

2.1.4 La variation stylistique

Pour ce qui est de la variation stylistique ou *diaphasique* (cf. Coseriu 1988), les chercheurs sont d'accord sur le fait qu'il existe un continuum entre ce qui est perçu comme *soutenu* et ce qui est perçu comme *vulgaire*.

2.1.5 La mobilité

Contrairement aux effets linguistiques de la mobilité stylistique et sociale, les répercussions de la mobilité géographique sur la langue ne se trouvent analysées que depuis une quinzaine d'années (cf. Radtke/Thun 1996, *ADDU*, Krefeld 2002, Krefeld 2004). Or, l'étude de celles-ci révèle rigoureusement les limites de la méthode covariationniste: le faisceau de paramètres extralinguistiques habituellement pris en compte ne livre ici pas d'explication puisque le contact de variétés entraîne un processus individuel d'*accommodation* (cf. Giles 1973) qui résulte d'une interaction complexe des capacités cognitives du locuteur et de son identité sociale. La vitesse de ce processus varie d'un locuteur à l'autre; pourtant l'ordre dans lequel les variables linguistiques sont abandonnées et adoptées est dans le meilleur des cas le même chez tous les locuteurs et peut être décrit à l'aide d'une échelle implicationnelle (cf. Trudgill 1986).

2.2 Les fondements possibles d'une classification linguistique

La classification linguistique connaît trois fondements possibles: les données linguistiques seules ou combinées avec des données extralinguistiques ou bien avec des données sur la conscience linguistique.

2.2.1 Données linguistiques seules

La dialectographie dendrographique (cf. Goebel 1993) est une excellente méthode pour ordonner les données linguistiques. Deux points sont cependant problématiques: le choix des variables linguistiques et la détermination du poids à leur attribuer, qui restent tous les deux toujours arbitraires. Pour ce qui est du choix des phénomènes analysés, on pourrait se demander quelles isoglosses figureraient sur les atlas linguistiques si on ne privilégiait pas la phonétique historique et le lexique, mais la syntaxe et la prosodie. En ce qui concerne la hiérarchisation des variables linguistiques, il est tout aussi arbitraire de traiter chaque variable de la même façon que de se baser sur la fréquence dans la parole ou sur la rareté dans l'espace variationnel.

Cette méthode ne permet cependant pas de tracer des frontières entre langues ou dialectes, mais seulement de trouver des types extrêmes et des transitions continues entre ceux-ci, comme l'admettent quelques partisans de la dialectométrie eux-mêmes, par exemple Jean Séguy (1973) qui remplace les frontières dialectales par un gradient de gasconité. Si on ignore les limites de cette méthode, on arrive jusqu'à postuler l'existence de langues dont les locuteurs eux-mêmes n'ont pas conscience; c'est par exemple le cas du francoprovençal.

2.2.2 Données linguistiques et extralinguistiques

A proprement parler, les covariationnistes ne classifient pas des données linguistiques, mais, partant d'une classification naïve de la structure de la société, vérifient s'il n'existe pas par hasard des corrélations entre *Working Class* ou *Middle Class* et des variables linguistiques.

Une méthode plus fine est celle des créolistes qui partent de la structure linguistique, l'ordonnent sous forme de continuum implicationnel et déterminent à la fin seulement les relations avec des catégories sociales (cf. DeCamp 1971, Bickerton 1973). Même si cela ne nous permet pas encore de trouver des frontières, on s'approche plus des variétés que par la méthode covariationniste.

Un exemple qui illustre bien cette problématique est le „black english“: Il n'est pas parlé par tous les Noirs des Etats-Unis et pas seulement par des Noirs (mais aussi par des Blancs qui vivent dans les mêmes communautés sociales; cf. Trudgill ⁴2000). Mais ce qui intéresse les linguistes en priorité n'est pas l'anglais parlé par les Noirs (ce serait plus une question de sociologie), mais la variété „black english“ et les variables linguistiques qui la définissent.

2.2.3 Données linguistiques et données sur la conscience linguistique

La prise en compte de données sur la conscience linguistique des locuteurs mène à la conclusion que la question „continuum ou variétés?“ ne devrait pas être posée de cette manière générale:

(...) le concept de *continuum* est une catégorie de l'observation des linguistes, tandis que le *gradatum* et la *gradation* sont des catégories de la conscience linguistique, de la réalité linguistique et par conséquent aussi de la description linguistique. (Stehl 1988: 38; voir aussi Schlieben-Lange ³1991)

Les frontières des variétés et des langues ne devraient pas être cherchées dans les données linguistiques, mais dans les représentations des locuteurs (cf. Hambye/Simon à paraître; voir aussi la citation de Gauchat 1903) – et celles-ci ne sont pas forcément homogènes.

L'étude de la conscience linguistique étant un terrain extrêmement vaste, nous distinguerons avec Henry Hoenigswald (1966) l'étude de ce que les gens disent sur la langue (*linguistique populaire*; angl. *folk linguistics*) et l'étude de leurs réactions aux données linguistiques (*linguistique perceptive*).

Des exemples de linguistique populaire du français se trouvent chez Lawrence Kuiper (1999): il demande à 76 Parisiens de marquer sur une carte de la France où, selon eux, les gens ont „une manière particulière de parler“. Il faut souligner que Kuiper ne leur présente pas d'enregistrements, ce qui seul peut expliquer pourquoi la plupart des témoins marquent la Provence à part. Ce sont apparemment des raisons socio-culturelles (vacances, films de Marcel Pagnol etc.) qui sont à la base de l'association *accent du Midi-Provence*, et non pas des raisons linguistiques (il est en effet peu probable que des Parisiens distinguent les différents sous-types de l'*accent du Midi*).

Un effet comparable peut être observé dans la même étude à propos de l'amabilité des accents français. Trois régions du Midi (Provence, Languedoc et Gascogne) sont considérées comme ayant un accent très aimable; en revanche, les accents de l'Auvergne et du Massif Central sont considérés comme beaucoup moins aimables. Ce résultat ne reflète pas non plus des représentations *linguistiques*, mais des représentations *socio-culturelles*: les trois premières régions sont associées aux vacances, les deux dernières avec des régions agricoles dépeuplées et les migrants auvergnats à Paris. Vu ces problèmes, il faut conclure que ce genre d'observations ne contribue pas à l'étude de la variation linguistique.

Un fondement possible d'une classification linguistique est plutôt la conscience linguistique dans le sens de la perception. Malheureusement, la linguistique perceptive est un terrain de recherche encore très peu avancé.⁶ Afin d'explicitier la nécessité d'un tel programme de recherche, notamment pour l'étude de la variation linguistique, un exemple très général déjà utilisé en 1870 par Hugo Schuchardt nous servira de point de départ: l'arc-en-ciel. Ici, il est évident que nous avons affaire au niveau des faits physiques à un continuum de couleurs qui se fondent les unes dans les autres sans qu'on puisse repérer des frontières. Pourtant, nous voyons des couleurs (rouge, jaune, vert etc.), donc des catégories discrètes. Toutefois, ni le nombre de catégories, ni les limites entre celles-ci ne peuvent être déduits de l'arc-en-ciel lui-même. Il faut interroger des êtres humains, ce qui peut mener à des résultats différents selon la communauté linguistique en question.⁷

En ce qui concerne la langue, il s'agit en gros de la même constellation: quand nous avons affaire à des continuums au niveau des données linguistiques, on trouve au niveau de la perception – selon le cas – des catégories discrètes, des continuums ou bien les deux à la fois. Ce lien entre structure linguistique et perception ne peut être déduit, mais seulement trouvé empiriquement.

On oublie facilement que cette relation entre production et perception est primordiale pour toute analyse linguistique. Prenons l'exemple de la phonologie⁸: l'opposition phonologique entre plosives sourdes et voisées ne se trouve pas dans le matériau sonore, mais dans la perception des locuteurs. Au niveau des faits physiques, nous avons affaire à un continuum de *Voice Onset Time*

⁶ Pour la linguistique perceptive en général voir Preston 1999, Preston 2002 et Preston/Niedzielski 2000. Pour le français de France voir Bauvois 1996, Hauchecorne/Ball 1997 et Armstrong/Boughton 1998. Pour l'italien voir D'Agostino 2002 et Cini/Regis 2002.

⁷ L'exemple des couleurs ne s'avère finalement pas comme idéal à cause des prédispositions physiologiques de l'œil humain qui est particulièrement sensible aux régions spectrales que nous reconnaissons comme rouge, vert et bleu.

⁸ En général, ce genre de recherches n'est pas entrepris par des phonologues, mais par des phonéticiens (même s'il ne s'agit pas de phénomènes de la parole, mais de la langue), le champ de recherche principal de la phonétique étant la mise en relation de la *phonétique du signal* (all. *Signalphonetik*) qui traite les faits physiques et la *phonétique du symbole* (all. *Symbolphonetik*) qui traite la classification humaine (cf. Tillmann/Mansell 1980).

(*VOT*⁹). Ce continuum acoustique est divisé en différents endroits dans les langues du monde, ce qui peut être étudié à partir d'expériences d'identification et de discrimination. Ainsi, les germanophones perçoivent une limite catégorielle à une *VOT* de 30 ms, les francophones à une *VOT* de 0 ms.¹⁰

Pour une telle mise en relation en linguistique variationnelle, deux sortes de données sont nécessaires: un continuum linguistique et une classification perceptive. Le continuum sera construit, comme en créolistique, sous forme d'échelle implicationnelle de variables linguistiques. Tout au long de celle-ci seront hiérarchisés les idiolectes, dans le sens original du terme:

The totality of the possible utterances of one speaker at one time using a language to interact with one other speaker is an *idiolect*. (Bloch 1948: 7)

C'est seulement après cette première étape de travail qu'il faudra chercher des explications extralinguistiques pour cette hiérarchisation. La classification se fera à partir d'expériences de perception. La comparaison entre données de production et de perception nous montrera enfin quelles variables fonctionnent comme stéréotypes et quelles variables passent inaperçues. Cette approche a déjà été utilisée dans le domaine de la créolistique: Claire Lefebvre (1974) montre ainsi que les Martiniquais ne perçoivent pas de continuum entre français et créole, mais deux langues distinctes.

Cette méthode sera par la suite illustrée à partir d'un exemple français: les systèmes phonologiques des Aveyronnais de Paris. Un continuum sera construit à partir des données de production (chap. 3.1), les idiolectes seront ensuite classés à partir d'une expérience de perception (chap. 3.2) et finalement, les données de production et de perception seront mises en rapport (chap. 3.3).

3 Les systèmes phonologiques des Aveyronnais de Paris

3.1 Les données linguistiques

3.1.1 L'enquête

L'enquête sur les Aveyronnais ici présentée a été effectuée dans le cadre du projet *Phonologie du Français Contemporain* (PFC), dirigé par Jacques Durand, Bernard Laks et Chantal Lyche. Le but de ce projet est d'établir une base de données de français parlé à partir d'une méthodologie commune: on demande aux enquêtés de lire une liste de mots comportant quelques paires minimales à la fin (*patte* – *pâte*, *épais* – *épée* etc.) ainsi qu'un texte et on les enregistre dans un *entretien guidé* plutôt formel et une *discussion libre* informelle. Pour le

⁹ *VOT*: la durée entre le bruit d'explosion de la consonne et le début du voisement.

¹⁰ En français, l'opposition se fait entre plosives voisées (*VOT* < 0 ms) et plosives sourdes (*VOT* > 0 ms): par exemple *bar* [baʁ] vs *pare* [paʁ]; en allemand, on distingue plosives dévoisés (*VOT* < 30 ms) et plosives sourdes aspirées (*VOT* > 30 ms), par exemple *Bar* [b̥aʁ] vs *Paar* [p^haʁ].

dépouillement des données et un début d'analyse, l'équipe PFC met en place différents outils d'analyse: un comparateur pour la liste de mots, un compteur schwa et liaison etc. (<http://www.projet-pfc.net/>).

Le corpus d'Aveyronnais comprend environ 40 heures d'enregistrements, effectués entre décembre 2001 et août 2002. Sur 40 enquêtés au total, 9 vivent à Rodez, la capitale du département de l'Aveyron, 12 à Salles-Curan, un village d'environ 1100 habitants, et 19 à Paris. Les 19 hommes et 21 femmes interviewés se répartissent sur toutes les couches d'âge et tous les secteurs professionnels (agriculteurs, artisans, commerçants, employés de bureau, ingénieurs, étudiants, un professeur, un prêtre).

3.1.2 Analyses

Parmi les variables phonologiques analysées, les plus caractéristiques de l'*accent du Midi*¹¹ sont les cinq proposées ci-dessous:

- **Le /r/:** L'articulation traditionnelle du français du Midi est un tap ou trill apical, [r] ou [r̥]; aujourd'hui, la fricative vélaire [ʁ] l'emporte. Cette variable présente une certaine ambiguïté puisqu'elle caractérise également des variétés rurales de personnes âgées dans des régions non-méridionales, par exemple la Bourgogne.
- **La réduction de clusters consonantiques:** Dans le Midi, les syllabes complexes sont traditionnellement réduites, par exemple la première syllabe de *explosion* [ɛsplozjɔ̃] qui est réduite de [eks] en [ɛs]. Mais ce phénomène se trouve aussi dans le français populaire non-méridional.¹²
- **Le système vocalique:**
 - En français dit „standard“ s'opposent quatre degrés d'aperture: à l'avant /i/, /e/, /ɛ/ et /a/, à l'arrière /u/, /o/, /ɔ/ et /ɑ/. En français du Midi par contre, la distribution des voyelles mi-ouvertes et mi-fermées suit la „loi de position“: en syllabe ouverte est réalisée la voyelle mi-fermée, en syllabe fermée la voyelle mi-ouverte. Ainsi, *épais* et *épée*, *botté* et *beauté*, *jeune* et *jeûne* sont homophones.
 - Dans quelques régions non-méridionales (surtout à Paris), il y a tendance à confondre les voyelles nasalisées /ẽ/ et /œ̃/; *brin* et *brun* sont donc homophones. Dans le Midi en revanche, cette distinction est maintenue. Quelques locuteurs ne réalisent cependant jamais de

¹¹ Nous utilisons le terme *accent du Midi* et non pas *accent aveyronnais* ou – de manière encore plus prudente – *accent ruthénois* et *accent de Salles-Curan* parce que l'étude ne concerne pas les particularités du français de ces deux communes, mais les traits qui sont unanimement considérés comme typiques de l'*accent du Midi* en général (cf. Bec 1952, Brun²1978/1931, Carton 1983, Durand/Slater/Wise 1987, Ségy³1978).

¹² Alors que les réductions de clusters consonantiques ne peuvent être observées que dans les situations peu formelles dans la partie non-méridionale de la France, ce phénomène est réalisé même dans la lecture du texte et de la liste de mots par les Méridionaux, à partir d'un certain âge, et surtout à la campagne.

voyelles nasalisées, mais uniquement des suites de voyelle orale et appendice consonantique nasal (donc [bʁɛŋ] et [bʁœŋ]).

- **L'existence d'appendices consonantiques:** On trouve en français du Midi au lieu de voyelles nasalisées une suite de voyelle orale ou nasalisée et de consonne nasale: par exemple [bjɛŋ]/[bjɛŋ] au lieu de [bjɛ̃] pour *bien*. En général, le lieu d'articulation de l'appendice consonantique correspond à celui de la consonne qui suit, par exemple [lœndi] pour *lundi*, [ʃɑmpjɔŋ] pour *champion*; en contexte prépausal et pré-vocalique, l'appendice est vélaire [ŋ].
- **Le Schwa:** Mes premières analyses (cf. Sobotta 2003a, 2003b) ont montré que le schwa en fin d'énoncé constitue la seule variable qui – abstraction faite du *schwa-tagging* prépausal (cf. Hansen 1997) – varie uniquement dans la variation diatopique (français méridional vs français non méridional), par exemple *son usine de pâtes italiennes*.

La mise en relation de ces variables linguistiques avec des paramètres extra-linguistiques donne au mieux l'image suivante (figure 1):

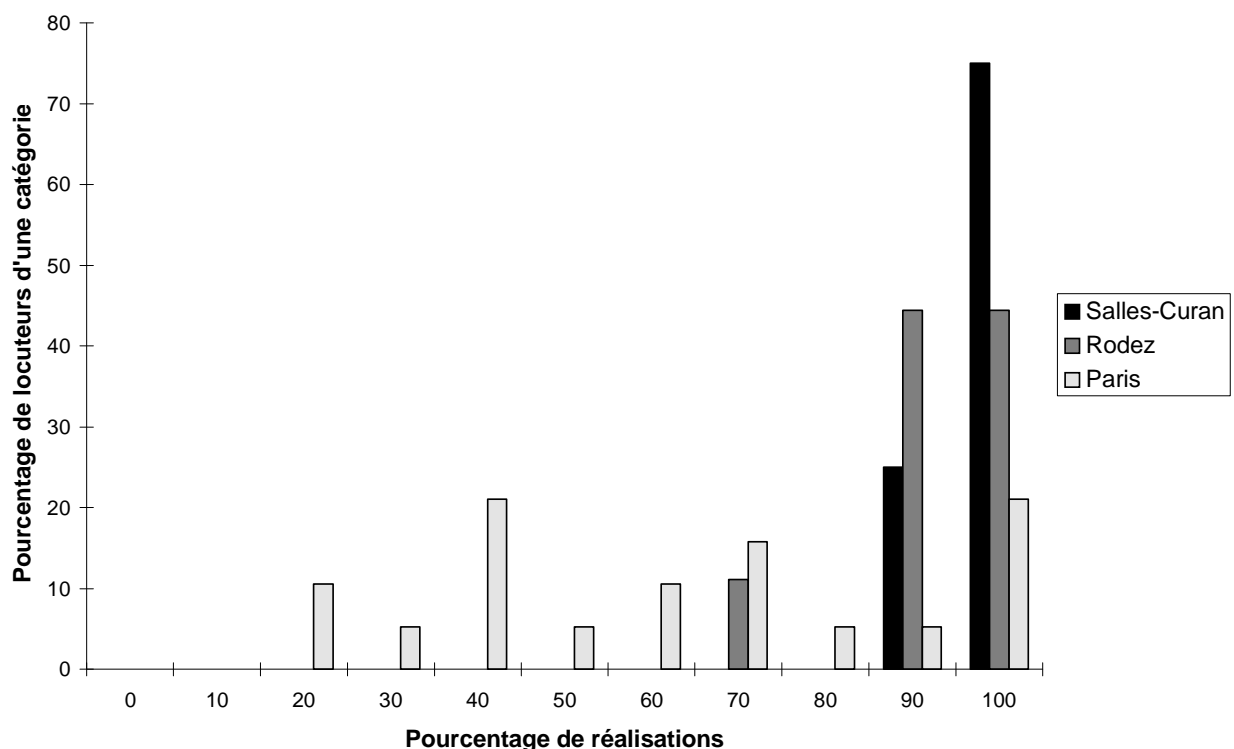


Figure 1: Schwa en fin d'énoncé (lecture)

Le schwa en fin d'énoncé est réalisé dans 80 à 100% des cas par les Aveyronnais d'Aveyron tandis que les Aveyronnais de Paris constituent un groupe très hétérogène (entre 11 et 100% de réalisations). Une analyse par moyennes cacherait complètement qu'une partie des Aveyronnais de Paris a le

même taux de réalisation que les Aveyronnais d'Aveyron. En plus, des exceptions fausseraient l'image globale, comme par exemple le Ruthénois¹³ avec un taux de réalisation entre 61 et 70% qui s'explique par le fait que ce locuteur est un *Pied-Noir* arrivé à Rodez à l'âge de 12 ans seulement. Les histogrammes présentent l'avantage de faire ressortir les idiolectes, ce qui est particulièrement important dans l'étude des effets linguistiques de la migration qui entraîne un processus d'accommodation très individuel.

Vu leur comportement hétérogène, les Aveyronnais de Paris ne peuvent pas être décrits comme une classe. Il est préférable d'établir d'abord un continuum de variables linguistiques, d'ordonner ensuite les idiolectes et de chercher seulement à la fin des explications extralinguistiques pour cet ordre.

La hiérarchie implicationnelle qui a été construite comporte quatre variables linguistiques: le /r/, la réduction des clusters consonantiques, les appendices consonantiques nasales et le système vocalique (figure 2).

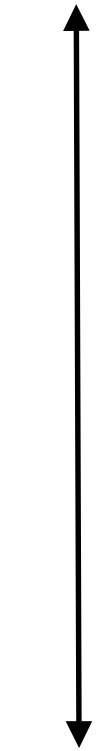
	Variables linguistiques				Locuteurs	Paramètres extralinguistiques
	<i>français du Midi</i>  français „standard“	système vocalique: 3 degrés d'aperture 4 voyelles nasalisées	appendices consonantiques	Réduction de clusters consonantiques dans la lecture	[r]	Loc1 Loc2
Pas de réduction de clusters consonantiques dans la lecture				[ʁ]	Loc3 Loc4 ...	génération âgée et moyenne de Salles-Curan
		Loc9 ... Loc34	les jeunes de Salles-Curan, des Ruthénois, des jeunes Aveyronnais de Paris, quelques Aveyronnais de Paris plus âgés			
pas d'appendices consonantiques		...	Aveyronnais, qui habitent depuis au moins trois ans à Paris			
système vocalique: 4 degrés d'aperture 3 voyelles nasalisées					Loc 39 Loc 40	2 Aveyronnais de Paris d'origine étrangère

Figure 2: Échelle implicationnelle des variables qualitatives

¹³ Ethnonyme des habitants de Rodez.

L'implication est la suivante: un Aveyronnais qui dispose d'un [r] apical réalise tous les autres traits caractéristiques du français du Midi: la réduction des clusters consonantiques, les appendices consonantiques et un système vocalique à trois degrés d'aperture et quatre voyelles nasalisées. A l'inverse, une personne ne disposant pas du système vocalique méridional ne réalise pas non plus d'appendices consonantiques ni de réductions des clusters consonantiques et possède un [ʁ] uvulaire.

Les idiolectes peuvent être placés le long de ce continuum: Au pôle *français du Midi* se trouvent les Aveyronnais les plus âgés de Salles-Curan. Les autres villageois des générations ancienne et moyenne disposent de tous les traits du français méridional sauf le [r] apical. Les réductions des clusters consonantiques ne se trouvent plus chez le groupe suivant, très hétérogène, qui comporte la moitié des enquêtés: les jeunes Aveyronnais de Salles-Curan, les Ruthénois, la plupart des jeunes Aveyronnais de Paris et quelques Aveyronnais de Paris plus âgés. L'avant-dernier groupe est composé d'Aveyronnais vivant à Paris depuis au moins trois ans. Les locuteurs de ce groupe ne réalisent plus d'appendices consonantiques. Les idiolectes les plus proches du français dit „standard“ (passage au système vocalique non-méridional) appartiennent à deux Aveyronnais de Paris d'origine étrangère: une femme de 75 ans d'origine arménienne et un étudiant de 23 ans d'origine espagnole.

Pour différencier le groupe important et hétérogène au milieu du continuum (locuteurs 9 à 34), deux variables quantitatives ont été ajoutées (figure 3): le taux de réalisation des appendices consonantiques et du schwa final d'énoncé. Le critère de classification qui a été choisi est complètement arbitraire: le taux moyen de réalisation. Les locuteurs avec un taux supérieur à la moyenne dans les deux cas ont été regroupés dans le premier groupe (les jeunes de Salles-Curan, une partie des Ruthénois et un jeune Aveyronnais de Paris), les locuteurs avec un taux inférieur dans les deux cas, dans le troisième groupe (deux jeunes et trois anciens Aveyronnais de Paris) et les autres dans le deuxième groupe (trois Ruthénois, quatre jeunes et un ancien Aveyronnais de Paris).


	Taux de réalisation de l'appendice consonantique et du schwa en fin d'énoncé	Locuteurs	Paramètres extralinguistiques
<i>français du Midi</i>  français „standard“	Taux supérieur à la moyenne pour les deux variables	Loc 9 ... Loc 17	les jeunes de Salles-Curan, des Ruthénois, 1 jeune Aveyronnais de Paris
	Taux différents pour les deux variables	Loc 18 ... Loc 29	des Ruthénois, des jeunes et 1 vieil Aveyronnais de Paris
	Taux inférieur à la moyenne pour les deux variables	Loc 30 ... Loc 34	des Aveyronnais de Paris (jeunes et vieux)

Figure 3: Échelle implicationnelle des variables quantitatives

Il s'est donc avéré possible de classer les variables phonologiques ainsi que les locuteurs sur un continuum implicationnel. Mais la question de déterminer si la transition entre français du Midi et français dit „standard“ se fait continuellement ou de façon abrupte reste ouverte. Ce problème ne peut être résolu à partir des seules données linguistiques, mais uniquement par la confrontation de ces données avec des données perceptives, d'où la nécessité d'une expérience de perception.

3.2 Les données perceptives

3.2.1 L'expérience de perception

L'analyse est basée sur une expérience d'identification avec des stimuli authentiques et des catégories préétablies. Certes, chaque expérience présente le danger de créer des résultats artificiels, mais c'est le seul accès possible aux perceptions des locuteurs. L'expérience présentée ici se trouve encore assez près de la réalité puisqu'il appartient au quotidien d'entendre parler un inconnu – au supermarché, dans le bus ou dans un café – et d'essayer de deviner son origine.

L'expérience constitue une pré-enquête, ce qui excusera l'imperfection du matériau linguistique utilisé et du choix des témoins. Les stimuli proviennent de 40 locuteurs français parmi lesquels les 19 Aveyronnais de Paris qui se trouvent au centre de l'intérêt. Comme points de comparaison ont servi 10 locuteurs méridionaux immobiles (5 locuteurs de Rodez et 5 de Salles-Curan) et 11 locuteurs non-méridionaux immobiles (5 Vendéens de Treize-Vents et 6 Lillois). Le matériau fait partie du corpus PFC.¹⁴

Les auditeurs auxquels les stimuli ont été présentés sont 45 Français: 10 personnes ont vécu uniquement dans la partie oïl de la France, 16 personnes dans la partie oc et 19 personnes dans les deux zones. La limite entre langue d'oïl et langue d'oc devrait *grosso modo* correspondre à celle entre français méridional et non-méridional, frontière diatopique malheureusement jamais déterminée, un atlas des français régionaux étant inexistant jusqu'à présent.

Un autre inconvénient dans la composition du groupe des auditeurs ne peut être nié: seulement 8 personnes ont entre 51 et 65 ans, 37 personnes par contre ont entre 14 et 27 ans. Mis à part quelques exceptions, les auditeurs ne connaissent pas les locuteurs. L'expérience a été effectuée entre juillet et septembre 2003, à Salles-Curan (Aveyron) et en région parisienne.

Les témoins ont été priés d'écouter un cd audio d'environ 25 minutes avec 80 portions d'enregistrements, dont les 40 premiers sont issus d'une conversation spontanée et les 40 suivants de la lecture de la phrase suivante du texte *Le village de Beaulieu* (protocole PFC):

¹⁴ Les Vendéens ont été enregistrés par Géraldine Mallet (cf. Mallet 2003), les Lillois par Sandrine Wachs (cf. Pooley 2003) et les Aveyronnais par Elissa Sobotta en collaboration avec Jacques Durand (cf. Sobotta 2003a, 2003b).

Jusqu'ici les seuls titres de gloire de Beaulieu étaient son vin blanc sec, ses chemises en soie, un champion local de course à pied (Louis Garret), quatrième aux jeux olympiques de Berlin en 1936, et plus récemment, son usine de pâtes italiennes.

Les instructions étaient les suivantes:

De quel accent s'agit-il?

On vous demande d'évaluer l'accent de 40 locuteurs français rangés dans un ordre aléatoire, premièrement dans un morceau de conversation, deuxièmement dans un passage de lecture. Cochez la case qui correspond à votre évaluation personnelle. Vous n'avez pas beaucoup de temps pour réfléchir. Il n'y a pas de «juste» ou de «faux» dans cet exercice; ce qui importe est votre impression spontanée. L'expérience dure environ 30 minutes.

Les catégories proposées dans le questionnaire sont: *accent du Midi*, *accent du Nord* (pour chacun: *fort* et *faible*), *pas d'accent* et *je ne sais pas*. Après l'expérience, les informants ont rempli une fiche socio-démographique.

3.2.2 Analyses

Même si la classification perceptive de l'accent des Aveyronnais de Paris se trouve au centre d'intérêt de l'enquête, quelques analyses préalables sont nécessaires dans la mesure où d'autres facteurs exercent une influence, notamment l'origine des auditeurs.

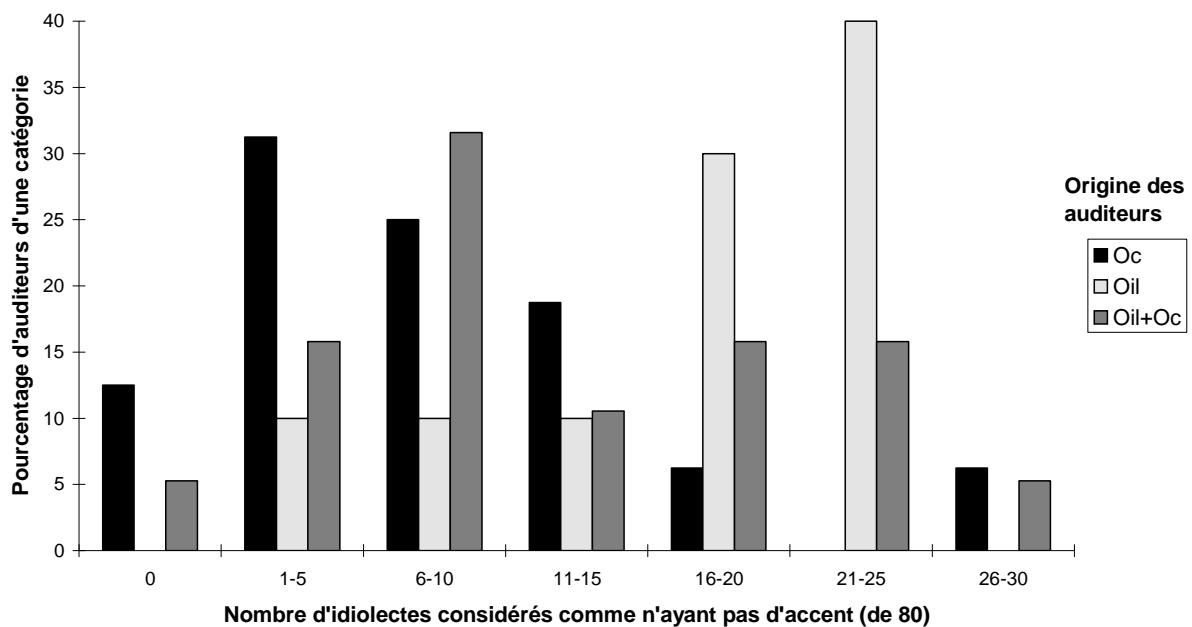


Figure 4: Attribution de la catégorie *pas d'accent*

Le diagramme (figure 4) montre que le nombre de fois qu'est cochée la catégorie *pas d'accent* varie en fonction de l'origine des auditeurs: la proportion de cette catégorie est clairement inférieure chez les auditeurs ayant vécu uniquement dans la zone oc que chez ceux de la zone oïl; les gens ayant vécu dans les deux zones occupent une position intermédiaire.

L'effet est inverse pour l'*accent du Nord*. C'est une catégorie souvent attribuée par les auditeurs de la zone oc et moins souvent attribuée par les auditeurs oïl. Les auditeurs eux-mêmes expliquent ces divergences par le fait que *Nord* désigne, pour les habitants de la partie oïl de la France, uniquement le département du Nord, et pour les habitants de la zone oc par contre, toute la partie non-méridionale de la France (au nord de la Loire). Pour les auditeurs oïl, le terme *accent du Nord* est donc synonyme de *accent chti* ou *chtimi*, pour les auditeurs oc, il est synonyme de l'accent du français dit „standard“. En ce qui concerne l'attribution de la catégorie *accent du Midi*, il n'y a pas de différences entre les groupes d'auditeurs.

Étant donnée la différence entre les auditeurs oïl et oc, les résultats pour la classification des locuteurs seront analysés séparément.¹⁵

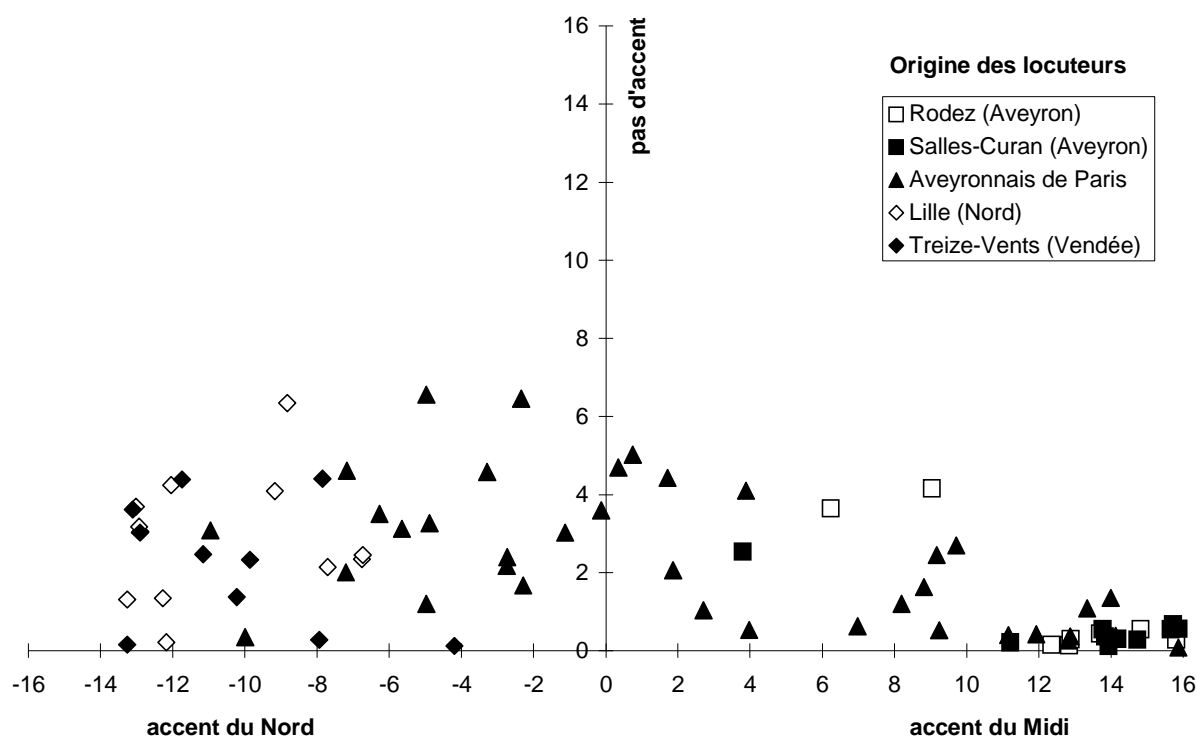


Figure 5: Perception de la part des auditeurs oc¹⁶

¹⁵ Ces analyses ne constituent que la première partie de l'analyse. La méthode plus précise serait – comme dans le domaine de la production – l'analyse par individus, donc un classement des auditeurs par leurs grilles perceptives qui, seulement par la suite, serait expliqué à l'aide de paramètres extralinguistiques comme le lieu de vie.

Par les auditeurs oc (figure 5), les idiolectes des Aveyronnais d’Aveyron (Rodez et Salles-Curan) sont classés de façon unanime dans la catégorie *accent du Midi* (en bas à droite du diagramme), les idiolectes des Non-Méridionaux (Vendéens et Lillois) dans la catégorie *accent du Nord* (en bas à gauche) et les idiolectes des Aveyronnais de Paris se rangent sur un continuum entre ces deux catégories.

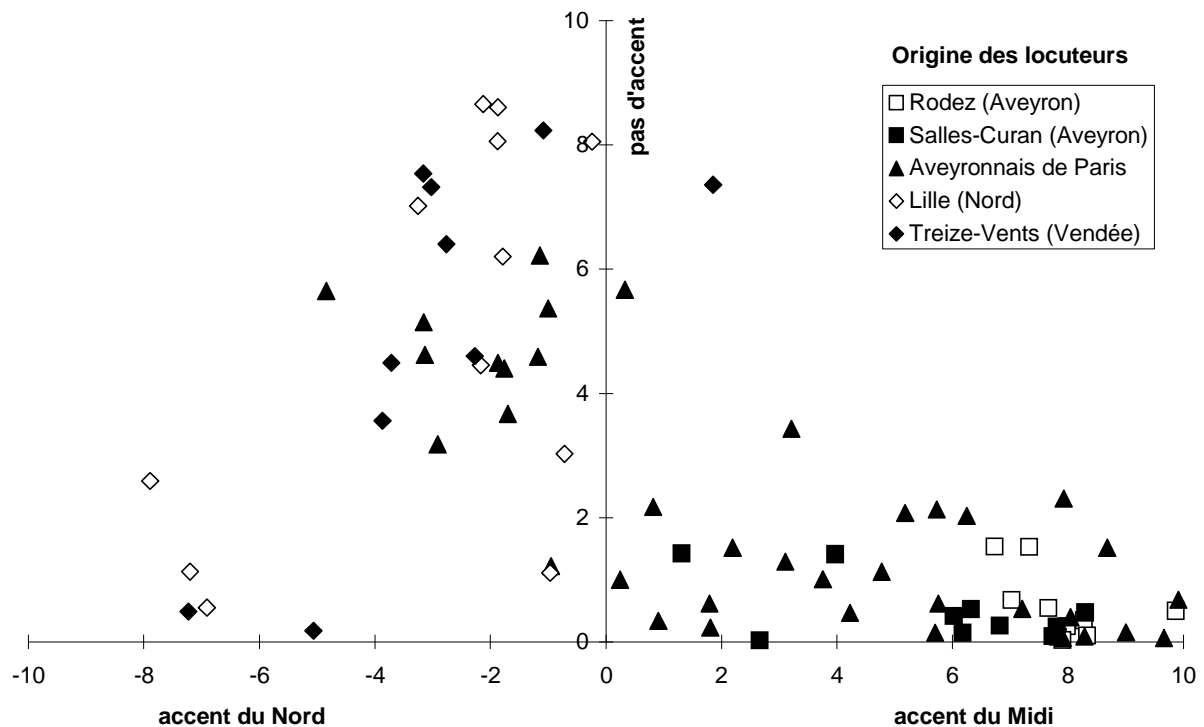


Figure 6: Perception de la part des auditeurs oïl

La classification par les auditeurs oïl présente une toute autre image (figure 6). Ici, on voit clairement trois classes: *accent du Nord* (en bas à gauche), *accent du Midi* (en bas à droite) et *pas d'accent* (en haut, légèrement à gauche). D’après ces résultats, les idiolectes de la plupart des Aveyronnais de Paris ne sont pas à considérer comme des intervariétés dans le passage de l’accent du Midi à l’accent du Nord, mais appartiennent soit à la catégorie *accent du Midi* soit à la variété sans accent, c’est-à-dire au français dit „standard“.

¹⁶ Pour placer un idiolecte dans ce type de diagrammes, il faut partir de zéro et passer une unité à droite pour chaque attribution *accent du Midi* (au maximum 16, puisqu’il y a 16 auditeurs oc), une unité à gauche pour chaque attribution *accent du Nord* et une unité en haut pour chaque attribution *pas d'accent*. La position d’un idiolecte dans ce diagramme est donc une moyenne statistique qui ne correspond au jugement d’aucun auditeur, les auditeurs ne pouvant cocher que *Midi*, *Nord* et *pas d'accent*, donc les trois points extrêmes à gauche, à droite et en haut. Un petit nombre au hasard a été ajouté pour que les symboles ne se recouvrent pas. La différence entre *accent fort* et *faible* ainsi que la catégorie *je ne sais pas* n’ont pas été pris en compte. Dans le diagramme se trouvent deux symboles pour chaque locuteur, un pour la lecture, l’autre pour la conversation.

On peut tirer deux conclusions de ces faits:

Premièrement, un français sans accent n'existe pas pour tous les Français, mais seulement pour les Non-Méridionaux. Ce résultat de l'expérience perceptive se trouve confirmé par d'autres indices de la conscience linguistique: Les Méridionaux appellent la prononciation „standard“ *accent pointu*; dans les écoles du Midi, quelques particularités méridionales sont présentées comme étant la norme, par exemple la présence du schwa pour différencier le genre dans *général* vs *générale* (cf. Durand/Slater/Wise 1987); enfin, les réactions des Aveyronnais d'Aveyron aux paires minimales de la liste de mots (*patte, pâte, épais, épée, jeune, jeûne, beauté, botté*) montrent que la prononciation „standard“ leur est complètement inconnue, par exemple „Eh, pourquoi euh le même mot est pas écrit pareil?“ (locutrice de 81 ans de Salles-Curan).

Deuxièmement, il n'y a pas de réponse globale à la question de la modélisation de la variation linguistique en continuum ou en variétés. Non seulement il y a une différence irréductible entre production et perception, mais il peut y avoir, en plus, des classifications perceptives différentes. On devrait donc distinguer trois types de communautés linguistiques:

- **La communauté d'intercompréhension** qui partage un lexique avec des signifiants semblables et des signifiés en grande partie identiques, p.ex. tous les francophones
- **La communauté de valeurs sociolinguistiques** (*communauté* au sens strict du terme) qui partage les valeurs sociales des formes linguistiques (qui peuvent être révélées par des tests de perception), p.ex. les Français de la zone oc vs ceux de la zone oïl – éventuellement des zones plus petites, ce qui reste à déterminer empiriquement
- **La communauté de production** qui partage les systèmes linguistiques au sens étroit du terme, les grammaires de production – à l'exception de tout ce qui s'avère idiosyncrasique, p.ex. les personnes âgées de la campagne en Aveyron.

3.3 Mise en rapport de production et perception

En dernier lieu, la classification perceptive déterminée est mise en rapport avec la hiérarchie implicationnelle des données de production:

- **Le [r] apical** n'est réalisé que par deux personnes du corpus (les deux personnes les plus âgées de Salles-Curan) et n'explique donc pas les classifications.
- **La réduction de clusters de consonnes** est un phénomène peu fréquent, ce qui explique son absence dans les stimuli de l'expérience de perception. Il ne sert donc pas à expliquer les classifications.
- Un problème comparable se pose pour les **voyelles moyennes**. La prononciation généralisée de la voyelle mi-ouverte en syllabe fermée comme dans *heureuse* [øʁœzə] ou *rose* [ʁɔzə] fonctionne comme stéréotype/schibboleth, mais ce phénomène est également très rare. Plus fréquents

sont les contextes où la norme prescrit une opposition entre /e/ et /ɛ/, par exemple *épée* vs *épais*. Pourtant, cette différence phonologique n'est pas seulement inexistante dans le Midi, mais aussi dans beaucoup de régions non-méridionales de la France et ne sert donc pas à expliquer le classement dans la catégorie *accent du Midi*.

- Les seules variables qui restent sont donc les **schwas en fin d'énoncé**, du type *pâtes italiennes*, et les **appendices consonantiques** comme dans [bjɛŋ] – donc les variables quantitatives.

Les 80 stimuli ont été étiquetés par rapport à ces deux variables. Dans la classification des auditeurs oc, les personnes avec des taux de réalisation supérieurs à 50% pour ces deux variables sont considérées de façon presque unanime comme ayant un *accent du Midi*, les personnes qui ne réalisent jamais ces deux variables sont classées dans la catégorie *accent du Nord*, mais les personnes avec des résultats intermédiaires (les Aveyronnais de Paris) sont classifiées dans les deux groupes ainsi que dans le continuum entre ceux-ci. Chez les auditeurs oïl, qui classent les idiolectes en trois groupes, les stimuli avec un pourcentage supérieur à 50% se trouvent dans le groupe *accent du Midi* et les stimuli avec 0% de réalisations dans les deux autres groupes. Mais les personnes avec un taux intermédiaire se trouvent en partie dans le groupe *accent du Midi* et en partie dans le groupe *pas d'accent*.

A l'aide de ces deux variables peut donc parfaitement être expliquée la classification des personnes non-mobiles (Aveyron vs Nord/Vendée). Mais la perception de l'accent des personnes mobiles (Aveyronnais de Paris) est apparemment fondée sur des facteurs plus subtils qui restent à déterminer, peut-être des détails phonétiques ou la prosodie.

4 Conclusion

L'analyse a montré qu'il n'y a pas de réponse générale à la question „continuum ou variétés?“, mais qu'il faut distinguer deux niveaux d'analyse, production et perception linguistique, qui constituent des réalités indépendantes l'une de l'autre et qui doivent toutes les deux être étudiées empiriquement. Ainsi, pour les auditeurs oc, l'accent des Aveyronnais de Paris se situe entre celui des Méridionaux et des Non-Méridionaux (perception d'un continuum¹⁷) tandis que pour les auditeurs oïl, il fait partie ou de l'un ou de l'autre (perception de catégories discrètes).

Le point de départ de ces analyses doit être l'idiolecte au sens de Bernard Bloch (1948) et non pas un ensemble flou de variables linguistiques et de leurs variantes. Premièrement, il faut analyser le système phonologique au sens

¹⁷ Ce continuum est bien évidemment contruit sur une base de données agrégées. Pour étudier si les individus possèdent une représentation continue, il faudrait proposer des catégories continues au lieu des catégories discrètes.

traditionnel du terme (oppositions phonologiques, formes sous-jacentes, processus). Ces systèmes phonologiques peuvent être rangés sur une (ou plusieurs) échelle(s) implicationnelle(s) et celle(s)-ci mise(s) en relation avec des facteurs extralinguistiques. Deuxièmement, des expériences de perception feront apparaître les classifications d'idiolectes possibles qui doivent chacune trouver des explications linguistiques. Dans ce contexte ne devrait pas seulement être pris en compte la façon dont un idiolecte est classifié, mais aussi la façon dont le locuteur de cet idiolecte classifie lui-même d'autres idiolectes.

On peut se demander bien évidemment si cette méthode est praticable pour la variation linguistique en général. Il faut avouer en effet qu'elle se limite aux domaines des „varieties according to users“ (Halliday 1968) qui elles seules sont perçues comme des accents, géographiques (*accent du Midi, accent bourguignon, accent provincial*) ou sociaux (*accent cockney, accent faubourien*). Le problème de la variation situationnelle par contre ne peut être résolu ainsi.

Références bibliographiques

- ADDU = Thun, Harald / Elizaincín, Adolfo (2000): *Atlas lingüístico diatópico y diastrático del Uruguay*, Kiel.
- Armstrong, Nigel / Boughton, Zoë (1998): „Identification and evaluation responses to a French accent: some results and issues of methodology“, in: *Revue Parole* 5/6, 27–60.
- Bauvois, Cécile (1996): „Parle-moi, je te dirai peut-être d'où tu viens“, in: *Revue de Phonétique Appliquée* 121, 291-309.
- Bec, Pierre (1952): „L'accent du Midi dans ses rapports avec le substrat occitan“, in: *Annales de l'IEO* 11, 21-32.
- Berruto, Gaetano (1987a): *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*, Rome.
- Bickerton, Derek (1973): „The nature of creole continuum“, in: *Language* 49, 640-669.
- Bloch, Bernard (1948): „A Set of Postulates for Phonemic Analysis“, in: *Language* 24, 3-46.
- Brun, Auguste (²1978/1931): *Le français de Marseille*, Marseille.
- Carton, Ferdinand et al. (1983): *Les accents des français*, Paris.
- Cini, Monica / Regis, Riccardo (eds.) (2002): *Che cosa ne pensa oggi Chiaffredo Roux? Percorsi della dialettologia perzezionale all'alba del nuovo millennio*, Alessandria: Dell'Orso.
- Coseriu, Eugenio (1988): *Einführung in die Allgemeine Sprachwissenschaft*, Tübingen.
- Crozes, Daniel / Magne, Danielle (1993): *Les Aveyronnais – L'esprit des conquérants*, Rodez.
- D'Agostino, Mari (ed.) (2002): *Percezione dello spazio e spazio della percezione*, Palermo.
- DeCamp, David (1971): „Implicational Scales and Sociolinguistic Linearity“, in: *Linguistics* 73, 30-43.
- DeCamp, David (1973): „What do implicational scales imply?“, in: Bailey, Charles-James Nice / Shuy, Roger W. (eds.): *New Ways of Analyzing Variation in English*, Georgetown, 141-148.

- Dufter, Andreas / Stark, Elisabeth (2003): „La variété des variétés: combien de dimensions pour la description? Quelques réflexions à partir du français“, in: *Romanistisches Jahrbuch* 53, 81-108.
- Durand, Jacques / Slater, Catherine / Wise, Hilary (1987): „Observations on schwa in southern French“, in: *Linguistics* 25 (5), 983-1004.
- Gauchat, Louis (1903): „Gibt es Mundartgrenzen?“, in: *Archiv für das Studium der Neueren Sprachen und Kulturen*, 345-403.
- Giles, Howard (1973): „Accent mobility: a model and some data“, in: *Anthropological Linguistics* 15, 87-105.
- Goebel, Hans (1993): „Eine hierarchisch-agglomerative Klassifikation von Daten des Sprachatlasses AIS“, in: Schmidt-Radefeld, Jürgen / Harder, Andreas (eds.): *Sprachwandel und Sprachgeschichte*, Tübingen: Narr, 63-78.
- Halliday, Michael Alexander Kirkwood (1968): „The users and the uses of language“, in: Fishman, Joshua A. (ed.): *Readings in the Sociology of Language*, 139-169.
- Hambye, Philippe / Simon, Anne-Catherine (à paraître): „The production of social meaning through the association between varieties and styles: a small case study on vowel lengthening in a Belgian variety of French“, in: *Journal of Canadian Linguistics*.
- Hansen, Anita Berit (1997): „Le nouveau schwa prépausal dans le français parlé à Paris“, in: Perrot, Jean (ed.): *Polyphonie pour Iván Fónagy*, Paris, 173-198.
- Hauchecorne, Fabrice / Ball, Rodney (1997): „L’accent du Havre: un exemple de mythe linguistique“, in: *Langage et Société* 82, 5-26.
- Hoenigswald, Henry (1966): „A proposal for the study of folk-linguistics“, in: Bright, William (ed.): *Sociolinguistics*, The Hague, 16-26.
- Krefeld, Thomas (2004): *Einführung in die Migrationslinguistik*, Tübingen: Narr.
- Krefeld, Thomas (ed.) (2002): *Spazio vissuto e dinamica linguistica – Varietà meridionali in Italia e in situazione di extraterritorialità*, Francfort-sur-le-Main.
- Kuiper, Lawrence (1999): „Variation and the Norm – Parisian Perceptions of Regional French“, in: Preston, Dennis (ed.): *Handbook of Perceptual Dialectology*, Amsterdam: John Benjamins, Volume 1, 243-262.
- Labov, William (1963): „The social motivation of sound change“, in: *Word* 19: 273-309.
- Lefebvre, Claire (1974): „Discreteness and the Linguistic Continuum in Martinique“, in: *Anthropological Linguistics*, 16, 2, 47-48.
- Mallet, Géraldine-Mary (2003): „Quelques observations sur la liaison à Treize-Vents (Vendée)“, in: *La Tribune Internationale des Langues Vivantes* 33, 145-150.
- Harmegnies, Bernard (1997) : „Accent“, in : Moreau, Marie-Louise (ed.): *Sociolinguistique – concepts de base*, Liège: Mardaga, 9-12.
- Paris, Gaston (1888): „Les parlers de France – Lecture faite à la réunion des sociétés savantes le 26 mai 1888“, in: *Revue des patois gallo-romans* 2, 161-175.
- Pooley, Tim (2003): „Picard et français: Lille et sa région“, in: *La Tribune Internationale des Langues Vivantes* 33, 174-179.
- Preston, Dennis (1999): „Introduction“, in: Preston, Dennis (eds.): *Handbook of Perceptual Dialectology*, Amsterdam, Volume 1, xxiii-xl.
- Preston, Dennis (2002): „Perceptual dialectology: aims, methods, findings“, in: Berns, Jan / Marle, Jaap van (eds.): *Present-day Dialectology – Problems and Findings*, Berlin/New York, 57-104.
- Preston, Dennis / Niedzielski, Nancy (2000): *Folk Linguistics*, Berlin/New York.

- Radtke, Edgar / Thun, Harald (eds.) (1996): *Neue Wege der romanischen Geolinguistik*, Kiel.
- Schlieben-Lange, Brigitte (³1991): *Soziolinguistik – eine Einführung*, Stuttgart/Berlin/Cologne.
- Schuchardt, Hugo (1900): „Über die Klassifikation der romanischen Mundarten“ (Leipziger Probevorlesung von 1870), in: Spitzer, Leo (ed.) (1922): *Hugo Schuchardt-Brevier – Ein Vademecum der allgemeinen Sprachwissenschaft*, Halle, 144-166.
- Séguy, Jean (1973): „La dialectométrie dans l’Atlas linguistique de la Gascogne“, in: *Revue de linguistique romane* 37, 1-24.
- Séguy, Jean (³1978/1951): *Le français parlé à Toulouse*, Toulouse.
- Sobotta, Elissa (2003a): *Aveyronnais in Paris – Phonologische Variation und Sprechermobilität*, Munich (mémoire de Magister non publié).
- Sobotta, Elissa (2003b): „Les Aveyronnais d’Aveyron et les Aveyronnais de Paris“, in: *La Tribune Internationale des Langues Vivantes* 33, 135-141.
- Stehl, Thomas (1988): „Les concepts de *continuum* et de *gradatum* dans la linguistique variationnelle“, in: Kremer, Dieter (ed.): *Actes du XVIIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Tübingen, 28-40.
- Tardieu, Marc (2001): *Les Auvergnats de Paris*, Monaco.
- Tillmann, Hans-Günter / Mansell, Phil (1980): *Phonetik – lautsprachliche Zeichen, Sprachsignale und lautsprachlicher Kommunikationsprozess*, Stuttgart.
- Trudgill, Peter (1986): *Dialects in contact*, Oxford.
- Trudgill, Peter (⁴2000/1974): *Sociolinguistics*, London.